

L'HERITAGE MAZZINI

JACQUES COLOMBO
RICHARD COLOMBO

L'HERITAGE MAZZINI

DON

Avec un soupir de regret, Alvin Chester se résolut à quitter les draps froissés pour gagner la salle de bains, non sans jeter au passage un œil sur la jeune femme allongée nue à ses côtés, et qui dormait encore. La croupe rebondie, tendue dans sa direction, était comme un appel à de nouvelles folies, mais il n'avait plus guère le temps. Sa peau gardait les stigmates de la nuit passée. Il l'avait rencontrée dans un des bars qu'il avait l'habitude de fréquenter, lui avait offert un verre, puis deux, avant de lui proposer de l'accompagner. Elle n'avait pas dit non, et s'était révélée rapidement douée. Une professionnelle du sexe tarifé, à n'en pas douter. Mais Alvin Chester ne regrettait pas la nuit. Il en avait eu pour son argent, et la fille n'avait pas été dégoûtée par son quintal ruisselant de sueur. Pour un peu, il aurait bien rallongé la séance, mais le devoir l'attendait.

Repoussant la porte de la salle de bains pour l'isoler de la lumière et du bruit, Chester actionna le robinet de la douche, il patienta quelques instants que l'eau atteigne la température idéale. Le miroir mural lui renvoya l'image de son corps malmené par les excès, le ventre flasque, le cheveu rare, le menton tombant. Il aurait dû se prendre en charge, cesser de bouffer n'importe quoi, de picoler n'importe quoi, et surtout se bouger. Mais il ne se sentait pas le courage. À cinquante ans, son travail d'analyste au MI6 était suffisamment tranquille pour lui éviter les efforts.

Il se jeta sous la douche, appréciant le massage de l'eau sur sa peau, poussant un grognement là où la pute lui avait planté ses ongles. Elle ne l'avait pas raté. Il récupéra un peu de shampooing, commença à se frictionner les cheveux.

De la chambre à côté, il crut entendre un léger cri, puis un choc. Le temps qu'il réalise, le jet de douche se coupa. Alvin Chester maugréa, le visage couvert de mousse qui l'aveuglait. À tâtons, il tourna les robinets dans tous les sens. « Merde ! »

grogna-t-il. S'efforçant de ne pas glisser, il avança la main vers le porte-serviette, tandis qu'il appelait :

— Bébé, c'est toi ?

Puis, se souvenant du prénom qu'elle avait indiqué, il insista :

— Charlie, c'est toi ?

Quelqu'un le saisit brutalement par le poignet, le tira en avant. Surpris, Alvin Chester dérapa, et vint s'écraser sur le carrelage, sans avoir pris le temps de parer la chute. Sous le choc, il poussa un cri de douleur, se mit à ramper comme une baleine échouée sur le sable. Un pied de botte se posa au creux de ses reins.

— Tu comptes aller où comme ça, Chester ? retentit une voix moqueuse.

On le força à se redresser, mais en restant sur le sol. Quelqu'un lui tendit une serviette avec laquelle il s'essuya convulsivement les yeux, observant pour la première fois ses assaillants.

Ils étaient trois, trois types assez jeunes, la trentaine au maximum. Des visages comme coupés au couteau, le teint mat, le regard noir. Chacun d'entre eux portait une arme, un pistolet de type Sig-Sauer, et tout dans leurs manières montrait qu'ils savaient s'en servir. Celui qui venait de parler, à l'évidence le chef de la bande, arborait une fine moustache surplombant une bouche en trait de cutter, cruelle, et de petits yeux sombres. Il parlait avec un léger accent qu'il identifia sans peine. Italien.

— Qui êtes-vous ? demanda Chester. Qu'est-ce que vous voulez ? Et où est la fille ?

Son agresseur éclata d'un rire gras.

— Ne t'occupe pas de ça, *stronzo* ! C'est moi qui pose les questions ici.

À poil sur le carrelage et couvert de mousse, Alvin Chester se dit qu'il n'avait pas d'autres possibilités que de faire profil bas.

— Lève-toi ! ordonna l'homme. Et colle-toi quelque chose sur le dos, tu me dégoutes !

Alvin Chester obtempéra, enfilant maladroitement son peignoir. D'un mouvement du canon, on l'invita à passer dans la chambre. Il eut un hoquet de surprise : la prostituée gisait comme il l'avait laissée, au milieu du lit, excepté qu'un deuxième sourire lui ouvrait le cou d'une oreille à l'autre. L'odeur âcre du sang imprégnait les draps.

— On n'a même pas eu le temps de la sauter, tu nous excuseras, on est un peu pressé, lâcha le moustachu.

D'un nouveau geste, il indiqua le lit à Chester. L'analyste du MI 6 s'assit sur le bord du matelas.

— Couché ! ordonna le tueur.

Rapidement, les deux complices lui ligotèrent les poignets et les chevilles aux montants du sommier. Alvin Chester se mit à souffler comme un phoque. La peur laissait sourdre une transpiration grasse, de tous ses pores, lui faisant perdre tout le bénéfice de sa douche. Il se demanda s'il aurait pu tenter quelque chose, se débattre, s'emparer d'une arme, mais il était devenu trop gros et trop mou pour espérer être efficace. S'efforçant de ne pas regarder le cadavre de la prostituée, et se retenant de ne pas vomir, il attendit la suite des événements, qui vint aussitôt.

— Si tu réponds à nos questions sans histoire, tout ira bien, reprit le moustachu. Dans le cas contraire, je m'arrangerai pour te faire crever, lentement et douloureusement. *Capice ?*

Alvin Chester hocha vigoureusement la tête.

— Bien... alors, est-ce que le nom de Mazzini te dit quelque chose ?

— Mazzini ? Je ne vois pas...

Il s'interrompt lorsqu'un des deux hommes s'approcha, un couteau à la main.

— Ne joue pas avec mes nerfs, Ducon ! Un type comme toi, qui bosse au MI 6, a forcément entendu parler de Giovanni Mazzini, le *Capo di tutti Capi*. Celui qui nous intéresse, c'est son

petit fils. Un autre Giovanni Mazzini, que tu connais sûrement sous ce nom : John King.

Chester réfléchit à toute vitesse. La mafia. Bien sûr. Elle seule, malgré toutes ces années, pouvait en vouloir à John. Le petit fils du Don restait une épine dans le pied de la « famille », et il fallait s'en débarrasser. Bien évidemment, Alvin Chester connaissait John King pour l'avoir aidé à plusieurs reprises. C'était lui qui lui avait permis de quitter Londres incognito lors de son dernier passage. Et si la mafia avait envoyé ses tueurs jusqu'à l'hôtel où il avait passé la nuit, c'est qu'elle n'ignorait rien des liens qui unissaient l'analyste et l'héritier de Don Giovanni. Il allait devoir la jouer fine.

— Disons que le nom ne m'est pas inconnu. Il me semble avoir entendu parler du grand patron de votre « honorable famille ». Mais je pensais qu'il devait être mort et enterré depuis longtemps !

— Et on devrait croire tes conneries ?

Chester haussa les épaules.

— Ce que tu crois ou non, je m'en fous. De toute façon, tu vas me tuer. Je ne t'apprendrai rien.

Sa réponse ne parut pas perturber le criminel.

— Je m'attendais à cette réponse, tu sais. J'aurais été surpris que tu me dises autre chose. Mais ce n'est pas grave, on va s'arranger.

D'un claquement de doigts, le moustachu fit signe à ses acolytes. Écartant sans manière le cadavre de la fille, ils s'approchèrent de l'analyste, le forçant à ouvrir la bouche pour y fourrer un mouchoir sale qu'ils maintinrent avec une bande de sparadrap. Chester eut beau se débattre, il ne réussit qu'à s'étouffer à moitié avec le bout de tissu.

— Cramponnez-lui la tête ! ordonna le moustachu.

Il tira de sa poche une fiole remplie d'un liquide clair, se pencha vers Chester, un mauvais sourire sur ses lèvres minces.

— On va se débarrasser tout de suite des longues séances de tortures, parce que je n'ai ni le temps ni l'envie. On sait que tu as aidé John King à quitter le territoire depuis un moment. Sûrement sous une fausse identité et une fausse apparence. Il s'est réfugié probablement en Europe, mais l'Europe, c'est vaste. King t'a sauvé la vie il y a quelques années, tu le protèges donc. C'est loyal. Mais tu vas parler.

Un des agresseurs s'assit sur lui, lui coupant la respiration, coinçant sa tête entre ses genoux. Puis deux mains plongèrent en direction de son visage, accrochèrent ses paupières, tirant dessus pour l'obliger à les garder ouvertes. La force du type sur lui était prodigieuse, l'empêchant de les refermer. Avec angoisse, Alvin Chester vit le moustachu ouvrir le flacon et prendre un compte-goutte. Sans hésiter, le criminel approcha la pipette et la vida dans l'orbite.

L'explosion de douleur transperça le crâne de l'analyste, tandis que l'acide chlorhydrique pur coulait sur son œil, dévorant sa cornée, s'insinuant dans le globe en faisant littéralement fondre les tissus oculaires. Il poussa un rugissement, se cabra soudain, envoyant valdinguer le tueur et ses acolytes hors du lit. Le visage congestionné, aux veines du cou saillantes prêtes à se rompre, il se débattit sur les draps, cherchant à arracher ses liens pour tenter de retirer le produit corrosif lui rongéant la peau. Dans sa chute, le moustachu renversa quelques gouttes sur ses gants, provoquant aussitôt une brûlure sur le dos de la main. Il s'essuya précipitamment sur les couvertures.

— Merde ! beugla-t-il.

Un des trois tueurs s'empara de la cruche d'eau posée sur une petite table à côté du lit, vida le contenu sur Chester, interrompant un moment l'action de l'acide. Mais l'œil était définitivement détruit. Nerveusement, le moustachu arracha le sparadrap de la bouche de l'analyste et retira le mouchoir, laissant exhaler une plainte continue.

— Écoute-moi bien, Chester ! La prochaine fois, c'est double dose dans l'autre orbite ! Et j'en rajouterai une sur tes couilles, juste pour te rappeler qui commande ici ! Tu m'as bien compris ? Alors, où est King ?

— Je vais vous dire ! Je vais vous dire ! Par pitié, mon œil !

— Ton œil est foutu, mon pote. Si tu veux sauver l'autre, parle !

— En Suisse ! Il est en Suisse ! bafouilla l'analyste ! Il a quitté le pays avec son passeport de John King, mais il devait changer d'identité une fois là-bas ! Je vous jure que c'est tout ce que je sais ! Il n'a pas voulu me dire, il se méfie de tout le monde ! Il sait que vous êtes toujours sur ses traces.

— Et tu ne corresponds plus avec lui ?

— Non non ! Ça fait plus d'un an ! Il ne parle plus à personne. J'ignore même dans quel coin il vit !

Moustachu agita le flacon :

— Tu ne serais pas en train de te foutre de moi ? Tu risquerais ton deuxième œil pour ça ? Je suis convaincu que tu connais sa planque. Tu ne l'as pas envoyé comme ça, sans contact. Tu as beau avoir un petit travail pépère, je suis persuadé que tu lui as dit où aller.

— John n'a jamais eu besoin de personne. Quand bien même vous le retrouveriez, il le saura aussitôt. Et vous serez morts avant même de vous en rendre compte. On ne survit pas aussi longtemps à la mafia sans être particulièrement doué. Et vous ne lui arrivez pas à la cheville.

— Nous verrons ça, répondit le tueur. Maintenant, tu me dis où tu l'as envoyé ?

Il fit perler une goutte d'acide au-dessus du visage, la dévia au dernier moment pour la laisser s'écraser sur la joue. Un bruit de grésillement monta, arrachant un nouveau cri de douleur à l'analyste.

— Une maison. Du côté de Egg, entre le mont Etzel et le lac de Sihl. Il devait se rendre sur place et rencontrer un contact. Un dénommé Konrad, un local. Je connaissais juste son prénom.

Le moustachu se releva.

— *Bene* ! Ça ne devrait pas être trop difficile à localiser ça. Ta putain de Suisse, ce n'est pas le bout du monde. Je te parie qu'on va te le trouver rapidos, ton John. Et je me ferai une joie de t'envoyer ses couilles par la poste, pour te remercier.

— Allez vous faire foutre, gronda Chester.

Sans répondre, les trois tueurs se préparèrent à quitter la chambre d'hôtel. Parvenus devant la porte, ils se retournèrent de concert, observant l'homme nu encore attaché au lit.

— Il nous a vus, remarqua le premier, celui qui s'était assis sur l'analyste.

— Pour sûr ! Ce *bastardo* va nous dénoncer à ses copains, c'est évident !

Ils revinrent sur leurs pas, provoquant une tentative de recul d'Alvin Chester.

— Qu'est-ce que vous faites ? Arrêtez !

D'un mouvement du poignet, le meneur envoya une giclée d'acide dans l'œil indemne. Et, lorsque l'analyste ouvrit la bouche pour hurler, il vida le reste du flacon dans la gorge.

John King, alias Don, était en Suisse. Depuis au moins deux ans. La question n'était pas de savoir pourquoi. Mais combien de temps encore il demeurerait en vie.

John King s'ennuyait, et l'ennui le rendait encore plus taciturne qu'à l'accoutumée.

Par la fenêtre de son habitation, il apercevait les rives de la Stihl qui serpentait à travers champs, pour aller former un peu plus loin en contrebas la plus grande retenue artificielle de Suisse. Un ruban bleu dans cette immensité toujours verte, à vous flanquer définitivement le cafard à la vue de cette couleur. Et ce qui lui avait paru sur le moment une retraite idyllique commençait à prendre des allures de cauchemar.

Cela faisait plusieurs mois à présent que John se terrait dans cette région de Suisse, sous une fausse identité, à l'abri de ses éternels poursuivants : la Mafia d'un côté, et Imporex de l'autre. Avec le temps, il ne savait plus qui il devait craindre le plus, et si sa tranquillité était uniquement due au hasard ou à la chance. Et John ne croyait guère au hasard. C'était sans doute ce qui lui avait permis de survivre jusque là. Il avait quitté l'Angleterre précipitamment, grâce à la bienveillance indirecte du chef de Scotland Yard et de quelques personnes du MI6 dont il avait fait plus que croiser le chemin. C'étaient eux qui lui avaient donné ce point de chute. Cela sentait le service de protection des témoins, mais Don n'avait guère eu le choix. L'atmosphère londonienne était devenue trop irrespirable à son goût. Sur place, il avait été accueilli par un dénommé Konrad, un local assez taciturne, qui l'avait conduit jusqu'à la villa, à peine éloignée d'un kilomètre de la ville la plus proche. Perdue entre champs et forêt, elle avait l'avantage de ne pas attirer l'attention de quelqu'un de passage. Un calme à toute épreuve, qui lui avait permis de se refaire une santé. Mais désormais, il avait le sentiment de commencer à s'encrouter. S'il demeurait encore quelques mois ici il prendrait racine.

Ses yeux de schiste se posèrent sur le blouson suspendu au portemanteau. John King poussa un soupir. Il allait descendre faire un tour en ville, s'offrir peut-être une bière, écouter les quelques ragots des autochtones, lire le journal. Il regrettait presque qu'Imporex ne l'appelle pas pour l'envoyer à l'autre bout du monde.

Le Land-Rover avait déjà pas mal bourlingué, mais son moteur ronronnait parfaitement et il répondit à la première sollicitation. John quitta le pavillon et emprunta la route qui épousait étroitement les méandres de la Stihl. Il n'y avait personne à part lui, aussi s'accorda-t-il une légère poussée d'accélération afin de se procurer un vague sentiment d'exaltation. Il parvint jusqu'à la petite bourgade, arrêta son véhicule et se dirigea vers le café sur la place centrale. Le patron l'accueillit d'un signe de tête. Son éternel mégot de cigarette presque entièrement consumé lui avait grillé les poils de sa moustache, la faisant ressembler à un vieux pinceau roussi.

— Qu'est-ce que je vous sers, Monsieur Leroy ? demanda-t-il.

— Une pression, répondit John en s'asseyant dans un coin de la terrasse. Il supportait de moins en moins son nom d'emprunt. John King. Jean Leroy. Décidément, soit les types qui bossaient dans le renseignement étaient complètement dénués d'imagination, soit ils faisaient preuve d'un humour assez particulier.

Il récupéra le journal local qui traînait sur la table à côté et se mit à le consulter machinalement. Rien de bien extraordinaire. Que l'on soit en Suisse, en Angleterre, mais également de l'autre côté du globe, c'était toujours la même accumulation de faits divers mortels. Le patron posa le demi demandé devant lui, et John s'abandonna un moment dans la contemplation du liquide ambré.

Le bruit d'un moteur le fit relever la tête. Une Audi noire venait de faire son apparition sur la place, roulant au ralenti,

comme si le conducteur cherchait son chemin. Elle finit par stopper à quelques mètres de la Land Rover de Don, et trois hommes en descendirent. John sentit son sang se figer, tandis que ses sens se mettaient en alerte. Il avait beau avoir été en retrait ces derniers mois, il constatait que son instinct demeurait intact. Les trois types n'étaient pas de la région. Le visage mat et les yeux noirs évoquèrent aussitôt quelque chose chez lui, et il se recula un peu plus dans l'angle de la terrasse pour les observer sans être vu. À l'évidence, il s'agissait de tueurs de la Mafia.

John King n'avait pas d'arme sur lui. Il en avait une dans la villa, mais n'avait jamais eu à l'utiliser, et il ne voyait pas l'intérêt de la garder dans la poche lors de ses déplacements. Il aurait pu tomber sur la police et il n'avait pas envie de devoir se justifier. Aujourd'hui cependant, la situation était différente. Parce que les trois types en face de lui étaient à l'évidence armés, et ils n'hésiteraient pas à faire feu.

Le chef de la bande effectua un tour complet sur lui-même, tout en lissant sa moustache entre ses doigts, et dans son regard cruel tout le mépris des habitants de la campagne se dessina. Il fit signe à ses deux comparses, et les trois hommes se dirigèrent vers le café. Le patron leur désigna une table, et prit leur commande. Pendant que le moustachu s'installait avec un de ses hommes, le troisième disparut dans l'établissement, sans doute saisi d'une envie pressante. D'où il se trouvait, King pouvait les apercevoir, lui tournant quasiment le dos. Il chercha dans les détails vestimentaires le moindre indice d'une arme, finit par deviner à la façon dont ils s'asseyaient la présence d'un pistolet à la ceinture. Ils se mirent à parler entre eux, en italien, puis le chef tira de sa poche un petit carton, héla le patron et lui tendit ce qu'il tenait entre ses doigts :

— Est-ce que vous connaissez cet homme ? demanda-t-il.

Le propriétaire des lieux ajusta ses lunettes et prit la photographie. Don se crispa, prêt à bondir par-dessus la balustrade au moindre geste suspect. À cet instant il regretta de ne pas avoir

son arme avec lui. Comme dans un film passant au ralenti, il vit le patron jeter instinctivement un œil dans sa direction. Le moustachu suivit son regard, et ses traits se figèrent. Il porta la main à sa poche. Don repoussa sa chaise, se ramassa sur lui-même, calculant mentalement les chances qui lui restaient de s'en tirer sans heurt. Il n'eut pas le temps de réfléchir. Le canon du pistolet du troisième comparse s'incrusta dans sa nuque, tandis qu'une voix éraillée lui lançait sauvagement :

— Ne déconne pas Mazzini ! Tu bouges un petit doigt, et je te fore un deuxième trou du cul dans ta putain de caboche !
Capice ?

John King laissa passer l'air contenu dans ses poumons. Il ferma les yeux un bref instant. Finalement, la Mafia avait fini par le retrouver. Le moustachu vint s'installer juste en face de lui, un sourire mauvais aux lèvres, écartant ostensiblement la veste pour bien montrer qu'il était armé.

— On t'a enfin coincé ! ricana-t-il. Tu croyais pouvoir t'en tirer éternellement ? Tu es comme les autres, pas plus malin.

John King croisa les jambes, s'efforçant de prendre un air détaché :

— Et qu'est-ce que tu comptes faire ? Me buter tout de suite, sur cette place ? Vas-y, ne te prive pas de cette joie, la mienne sera de ne plus voir ta gueule. Cela m'évitera de cauchemarder dans les années à venir.

Le sourire du moustachu s'effaça sur son visage :

— Ne fais pas trop le malin, Mazzini. On a reçu l'ordre de te coincer, si possible vivant, c'est fait. Mais ne me tente pas...

Ainsi, ils n'allaient pas le descendre tout de suite. C'était sûrement pour le remettre entre les mains d'individus qui le feraient souffrir afin qu'il paye ses années d'errance, et ses victimes parmi les rangs de *Cosa Nostra*, mais ça lui laissait une occurrence de fuite. Il devait trouver un plan rapidement.

— Tu crêches bien quelque part, Mazzini ? demanda le moustachu.

— Mon nom est John King, répliqua-t-il, pas Mazzini. Même un demeure comme toi devrait le savoir.

Le tueur haussa les épaules.

— Mazzini, King, je m'en fous. On va juste aller chez toi et parler. On a besoin d'apprendre quelques trucs...

— Comme quoi par exemple ? Nous pourrions continuer cette discussion sur la terrasse, il fait bon.

— Ce qu'on a besoin de voir se trouve chez toi. Allez, bouge !

Don se leva lentement, et, toujours sous la menace des armes, traversa la place en direction de sa voiture. Au passage, il adressa un signe de tête au patron du bar pour lui signifier que tout allait bien. Le tueur à la voix éraillée se permit un sarcasme :

— Tu t'es vachement bien intégré, dis donc ! Un vrai petit contadino ! Tu comptais te mettre à l'élevage ?

— Jusque là, non, répondit John. Mais en voyant ta bobine, je me dis que j'ai de l'avenir dans celui des *ronzini*.

Avant que l'autre ait pu réagir à l'insulte, il désigna sa Land-Rover :

— On fait comment ? Je vous emmène tous en balade, ou vous avez votre chariot ?

— Tu vas monter avec Luigi, décréta le moustachu. Sergio et moi suivrons dans l'Audi. Tu poses les mains sur le volant, tu conduis calmement, sinon il te met une balle dans le bide, on est d'accord ?

— Et sous la douleur je perds le contrôle du véhicule... Plan très intelligent, pas à dire. La Mafia doit vraiment être à court de gros bras pour embaucher des types comme vous.

Le dénommé Luigi lui donna un coup dans le dos.

— Tu parles trop, *stronzo* ! Contente-toi de conduire !

Don s'installa au volant, démarra, faisant montre d'une grande souplesse et d'une docilité exemplaire. Luigi pointait son arme dans sa direction, visant plus spécialement le bas-ventre. La Land Rover franchit les limites de la ville, s'élança sur la route.

S'il devait se débarrasser du tueur, c'était maintenant ou jamais. Don roula jusqu'au premier embranchement, ralentit en prenant exagérément son temps.

— Pas la peine non plus d'en faire trop ! grogna Luigi.

S'il empruntait la voie de gauche, il regagnait la villa... John King mit son clignotant et tourna sur sa droite. Un peu plus loin, la route, sinueuse, serpentait au milieu de la forêt. Pour l'avoir maintes fois parcourue, il en connaissait les pièges, et il savait précisément ce qu'il devait faire. Dangereux certes, mais pas impossible. Imperceptiblement d'abord, il pesa sur l'accélérateur, puis plus franchement. Derrière lui, le pilote de l'Audi envoya un appel de phares, l'incitant à lever le pied. Don appuya encore, faisant bondir le lourd véhicule en avant. En vitesse pure, il ne parviendrait pas à distancer l'Audi, mais ce n'était pas le but. Luigi agita le canon du pistolet sous son nez.

— Ralents, connard ! Tu vas trop vite !

— Faudrait savoir ce que tu veux... Prends donc le volant !

Don leva les mains des commandes non sans donner un léger coup sur la droite. La Land-Rover commença à mordre le bas-côté. Luigi sursauta, détourna son regard en direction de la chaussée. Une seconde, mais qui suffit à John.

— Eh ! Qu'est-ce que tu fous ? glapit le tueur.

Don braqua brutalement sur la gauche, faisant pivoter le 4X4 vers la forêt, tandis qu'il empoignait le canon du pistolet pour le détourner. Luigi appuya sur la détente, étoilant le pare-brise qui explosa en morceaux, envoyant des débris de verre dans toutes les directions. Serrant toujours le canon, Don tira la main qui le tenait vers lui, inclinant le tueur. Rapidement, il lâcha l'arme pour saisir Luigi par le col et le projeter contre le tableau de bord. Le mafioso poussa un cri de surprise, se débattit. Derrière eux, l'Audi tentait de se frayer un chemin entre les branches et les ornières, mais son bas de caisse trop prêt du sol ne se prêtait pas à ce genre de sport.

Le tronc d'un gros chêne se dessina juste devant lui. Au moment où Luigi se redressait, le sang coulant de son front